

Michèle Forbes

EDITH & OLIVER

Roman



Quai Voltaire

EDITH & OLIVER

DU MÊME AUTEUR

Phalène fantôme, Quai Voltaire, 2016 ; *La Petite Vermillon*,
2018.

Michèle Forbes

EDITH & OLIVER

Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff



Quai Voltaire

Titre original : *Edith & Oliver*.
Première publication Weidenfeld & Nicolson, 2017.

© Michèle Forbes, 2017.

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2019,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

Rainer Maria Rilke, *Le Contemplateur*, traduction de Jacques Legrand,
« Le Livre d'images », *Œuvres 2*, Poésie, Seuil, 1972.

editionslatableronde.fr

*Pour Owen, Megan et Ethan
avec amour et gratitude.*

« Croître, pour lui, c'est être profondément vaincu
par une force toujours plus grande. »

RAINER MARIA RILKE,
« Le Contemplateur », 1901.

I

LE FEU ET LE BOIS



DUBLIN, 1922

LES étourneaux tremblotent dans les arbres noirs tandis qu'Edith retire son chapeau. Elle veut sentir le vent autour de sa tête, sentir son souffle féroce lui ébouriffer les cheveux. Elle veut sentir sa piqûre iodée contre son front, son pincement sur ses lèvres et ses joues. L'eau a viré au blanc sous le soleil printanier, comme si un vaste champ de neige s'étalait devant elle jusqu'à Howth, et non la mer.

Elle se tient sur la jetée Carlisle, fragile, pareille à une brindille. Sa silhouette se détache sur le ciel laiteux, aussi sombre que les étourneaux dans les arbres noirs. Ses cheveux partent dans tous les sens : dressées telles des flammes noires dansant sur ce fond blanc, leurs mèches tourmentées s'élèvent pour dire adieu à Dun Laoghaire, lui dire adieu à *lui*. Dans sa main gauche, elle tient un sac de cuir souple et maintenant son chapeau. Dans la droite, une valise, un de ses fermoirs renforcés par de la ficelle. Et en bandoulière, attachée par une lanière de corde, une petite caisse en bois, le jardin portatif de sa fille : plantes alpines, éclats de pierre calcaire, fougères miniatures, narcisses nains. Aussi léger qu'un sac de pommes.

Elle se courbe dans la bourrasque alors que de petits pingouins s'évertuent à voler au-dessus d'elle, ses yeux suivant les contours d'un paysage qu'elle ne reverra

jamais. Au loin, les élégantes collines pourpres, à leur pied, l'esplanade, et, plus près encore, les arbres noirs. Le son de la cloche de l'église lui parvient de la ville, puis les cris des porteurs. Le bateau du courrier va bientôt appareiller pour Holyhead ; ses cheminées crachent déjà des flots de fumée noire dans le ciel matinal.

« Allons-y », lui dit sa fille.

Elle ne bouge pas. Elle ne supporte pas l'idée de le quitter.

« Allons-y », répète sa fille.

Posant un instant ses bagages, elle rassemble ses cheveux. Elle remet son chapeau, l'enfonce de telle sorte que son bord lui protège les yeux. Avant d'embarquer, elle essuie les larmes qui inondent à présent son visage, affirmant à sa fille qu'elles ne sont dues qu'au vent.

BELFAST, 1906

OLIVER n'a aucune idée de l'endroit où il est, ni de pourquoi il y est. Il a un épais brouillard dans la tête et son crâne lui fait l'effet d'avoir été fendu en deux. Il a mal à la gorge, la langue chargée, et ses lèvres lui semblent collées aussi hermétiquement que des anatifes à leur rocher. Il ouvre lentement les yeux, n'arrive à distinguer que de vagues silhouettes sombres dans la pièce. Quelle que soit cette pièce.

Il frissonne, inspecte son corps. Il est en sous-vêtements : son caleçon dessine une tache de coton blanc dans la pénombre. Une subite inquiétude lui vrille la cervelle. Il a beau faire, il ne repère aucun détail susceptible de lui expliquer pourquoi il se trouve par terre en si petite tenue. Il plisse les yeux pour regarder alentour. Une forme finit par lui apparaître à l'autre bout de la pièce. Un visage ? Il se concentre de son mieux. Oui, un visage, si on peut ainsi qualifier le pâle cadran d'une pendule. Les aiguilles indiquent sept heures. Du matin, suppose-t-il, à en juger par la faible lumière qui filtre autour de la fenêtre. Mais de quel matin ? Et qu'est-ce qu'il fait affalé contre des meubles étrangers au lieu d'être dans son lit ? Soudain, ça lui revient. *Bon sang, la soirée, la soirée de Fred Felix ! Hier soir – après le spectacle de 8 h 45 – je suis dans la loge de Felix – c'est forcément ça !*

Il perçoit un doux ronflement près de lui. *Bon Dieu !* Il y a quelqu'un d'autre dans la pièce, et lui qui est nu comme un ver, ou presque. Aussitôt, une autre pensée. Peut-être cette personne est-elle tout aussi dévêtue que lui. Non sans effort, il pivote pour se mettre à genoux ; il ressent une douleur glaciale, comme un coup de poignard dans le crâne. Il a mal au dos. Il s'agrippe au coin de la méridienne contre laquelle il était appuyé. Alors qu'il se hisse laborieusement sur ses pieds, il sent quelque chose de dur dans sa main droite. Il déplie les doigts et découvre un petit objet blanc. Un caillou ? Il regarde l'objet de plus près, remarque son aspect irrégulier. La breloque d'un bracelet, peut-être ? Il gagne la fenêtre d'un pas raide, écarte l'étoffe molle des rideaux. Un flot d'innocente lumière matinale se déverse dans la pièce. L'air se révèle duveteux de poussière.

Oliver baisse les yeux sur sa main ouverte. Ce qu'il tient est une grosse molaire à la racine ensanglantée : un fragment tendineux de chair sanguinolente y demeure attaché et un nuage sanglant lui macule la paume. Les doigts de son autre main sont couverts de sang à leur extrémité. Oliver s'empresse de vérifier sa bouche, y fourrant ses doigts afin de palper ses dents et ses gencives. Rien ne manque. *Alors à qui appartient la molaire que je tiens dans ma main ?* Il contemple la dent avec effroi et dégoût. *Que diable s'est-il passé hier soir ? Et où sont mes vêtements ?*

Il rejoint, vacillant, une silhouette allongée sur le sol. Tandis qu'il se penche pour mieux voir, sa tête bourdonne et son estomac se contracte, lui donne l'impression de se plisser comme un accordéon. Peu à peu la silhouette prend forme et il se rend compte qu'il s'agit d'une femme, vautreée sur les vêtements qu'il n'a plus sur lui. La robe de la femme est en partie remontée sur sa taille et la lavallière bleu roi qu'il ne se rappelle même pas avoir portée à la soirée d'hier est nouée autour de sa

cuisse. Elle dort à poings fermés. Il y a du sang autour de sa bouche. Il recule, alarmé. Serait-ce la dent de cette femme qu'il tient dans sa main ?

Il lui secoue légèrement l'épaule mais elle ne réagit pas. Il perçoit un autre ronflement, cette fois au fond de la pièce. Il se tourne vers le son, s'en approche avec prudence. La forme qu'il découvre blottie dans l'angle s'avère être Fred Felix, l'hôte de la soirée d'hier, vêtu de la robe du soir en mousseline bleue qu'Oliver croit avoir vue sur le dos de la jeune acrobate Elsie Smart à son arrivée. Les jambes et les pieds de Felix sont nus. Son postiche – *Sapristi, je savais bien que c'était une perruque* – a disparu. Sur son crâne blanchâtre quelqu'un a écrit les mots « Va te faire voir » au rouge à lèvres carmin. Oliver se tourne à nouveau vers la femme. Il s'accroupit et tire doucement pour tenter de récupérer ses affaires. La femme ne bouge pas. Plaçant la dent ensanglantée sur une table voisine jonchée d'assiettes et de bouteilles de bière vides, il s'essuie la main sur son caleçon, puis, empoignant vigoureusement ses vêtements, il libère sa chemise et son pantalon. La femme roule sur le ventre. Il cherche ses chaussettes. Bizarrement, il se sentirait moins vulnérable avec ses chaussettes. Les ayant retrouvées, il enfle à grand-peine la première sur son pied droit, puis l'autre sur le gauche. Il s'habille avec lenteur, mais c'est à croire qu'au lieu de se réchauffer, plus il met de vêtements, plus il a froid. Des frissons parcourent tous les muscles de son corps.

Il traverse la pièce à pas lents, comprenant à présent qu'il se trouve dans la cuisine de l'Empire Theatre et non dans la loge de Fred Felix. À quel stade de la soirée ont-ils migré vers la cuisine ? Il rêve d'une boisson chaude. *Du thé, oui, du thé me ferait du bien – non, peut-être une boisson froide, de l'eau, rien que de l'eau – non, du thé, ce serait mieux.* Il atteint enfin l'évier près de la fenêtre et remplit une

petite bouilloire. Il allume le gaz sur le fourneau à deux feux. Alors qu'il place la bouilloire sur le brûleur, il lève la tête vers le miroir sur le mur devant lui. Un visage fantomatique lui rend son regard. *Oh, Jésus, Marie, Joseph...* c'est sûrement la pire gueule de bois qu'il ait jamais eue. Au nom du ciel, quelle quantité a-t-il ingurgitée ? Il examine son visage de plus près dans la glace. Voit des traces de sang autour de ses lèvres. Il s'asperge la figure et les nettoie du revers de sa main. Il reste cramponné au rebord de l'évier en attendant que l'eau frémissse. C'est interminable. Enfin, la bouilloire lâche un faible sifflet, qui grince horriblement sous son crâne. Il vide la théière en métal vert, y dépose deux cuillerées de thé avant d'y verser l'eau bouillante. Maintenant il attend que le thé infuse. Nouvelle torture. Autant en préparer une tasse pour la femme : ça lui permettra de lui réclamer sa lavalère bleu roi. Il n'oserait jamais la défaire de sa cuisse pendant son sommeil. Comment se justifier si elle venait à se réveiller pendant qu'il la détache ? Il sert deux tasses de thé et en apporte une à la femme. Il la retourne de force puis la secoue. Aucune réaction. Il la secoue à nouveau. Elle ouvre les yeux et la lumière la fait aussitôt tressaillir ; elle baisse le menton sur sa poitrine.

« Bonjour... euh... ça va ? » demande-t-il.

La femme finit par relever la tête. D'un regard vitreux, elle fixe la bouche d'Oliver comme si elle ne savait pas ce que c'était.

« Pardon, vous dites ? répond-elle, d'une voix rauque.

— Comment ça va ? Vous allez bien ?

— Je ne sais pas.

— Je vous ai fait du thé.

— Ah... merci. »

La femme se dresse avec une certaine difficulté sur son séant et prend la tasse de thé que lui tend Oliver. Il scrute son visage. Du sang desséché lui entoure la

bouche, une moustache de bière orne sa lèvre supérieure et elle affiche les prémices d'un œil au beurre noir.

« Ah... merci, gémit-elle.

— Désolé, dit-il, hésitant.

— Décholé ?

— Oui, je suis désolé, reprend poliment Oliver. Je crois vous avoir arraché une molaire. » Il ramasse la dent sur la table pour la lui montrer.

La femme paraît déconcertée. « Che vous ai demandé ça ? Ch'ai dû vous le demander. Cette dent m'embêtait atrocement. »

Oliver la lui restitue avec délicatesse, la posant dans le creux de sa main, où tous deux la regardent fixement. S'installe un silence gêné. S'ils ne se souviennent ni l'un ni l'autre de l'intrusion de la main d'Oliver dans sa bouche à elle et de l'extraction de la molaire, quel autre contact d'une suprême intimité ont-ils pu oublier ?

La femme lève les yeux vers Oliver.

« Au fait, d'ailleurs, comment vous appelez-vous ? demande Oliver.

— Che m'appelle Edith. » La femme lui tend sagement sa main.

Il la serre. « Enchanté de faire votre connaissance, Edith.

— Edith Foshter. Enchantée auchi. Vous êtes Oliver Fleck... l'illuchionniste.

— En effet.

— Vous avez été merveilleux hier choir », dit-elle d'un ton neutre, avant de se frotter le crâne.

Une pause, le temps qu'Oliver comprenne à quoi elle peut faire allusion. « Ah, s'exclame-t-il enfin. Merci. Oui, j'avais une nouvelle illusion qui semble avoir été bien accueillie... » Parler requiert un tel effort qu'il soupire bruyamment.

Edith tente de se mettre debout et Oliver l'y aide. Agrippée à son bras, elle tangué d'un côté à l'autre. Drôle de créature, songe-t-il. Proche de la trentaine, peut-être, et un nez de grande pour un si petit gabarit. Malgré son sourire – un sourire étrange, chiffonné et apaisant –, l'agencement naturel de ses traits lui confère une expression sérieuse, presque fâchée. Sa peau est délicate et crémeuse. Ses yeux vert foncé sont mouchetés de violet, assorti à celui de l'hématome en train de s'étendre sur sa joue droite. Ses sourcils dessinent un arc plein de noblesse et, bien que ses cheveux cannelle soient rassemblés sur sa nuque en un chignon un peu lâche pareil à un nid d'oiseau, une longue mèche égarée lui tombe sur l'épaule. Elle porte une robe toute simple en mérinos noir, bordée, en bas, d'un mince liséré blanc cassé. Il lorgne la moustache de bière rancie sur sa lèvre supérieure, la dentelle de sang séché autour de sa bouche.

Il voudrait lui réclamer sa lavallière, toujours nouée autour de sa cuisse, mais pour une raison mystérieuse il n'arrive pas à s'y résoudre. Il éprouve un accès de timidité qui ne lui ressemble pas du tout.

Debout dans la cuisine, ils s'accrochent l'un à l'autre comme sur le pont d'un navire ballotté par les flots. Sans le grattement à la porte, ils seraient volontiers restés dans cette position un moment, chacun servant de point d'appui à l'autre, le temps que leur univers cesse enfin de tourner.

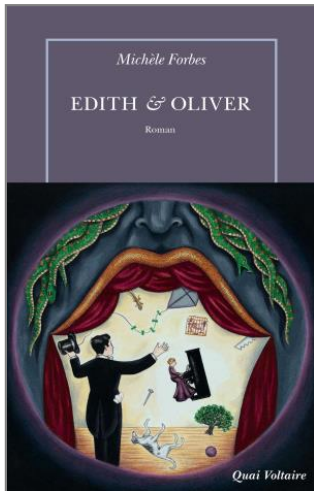
Oliver s'écarte lentement d'Edith pour aller ouvrir la porte. Minty, le chien de Fred Felix, entre comme une flèche et se précipite sur son maître, dont il se met à lécher le crâne chauve. Décidant de s'éclipser avant que Felix n'émerge, Oliver agite les doigts vers Edith d'un petit geste ridicule. Edith agite les siens : elle sourit toujours. Il grimace en refermant la porte. *Oublions tout ça, mieux vaut oublier cette foutue histoire !*

EDITH & OLIVER

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Anouk Neuhoff

Belfast, 1906. Edith tombe follement amoureuse d'Oliver, un illusionniste ambitieux qu'elle croise un soir de fête trop arrosée et retrouve le lendemain sur scène, où elle doit l'accompagner au piano. Mais c'est sur la jetée de Dun Laoghaire, bien des années plus tard, que s'ouvre le roman. Edith y attend, avec sa fille, le bateau qui les emmènera en Angleterre et contemple à regret le pays où elle laisse son mari après avoir tout tenté pour le sauver de ses démons et le soutenir à une époque où le music-hall pâtit de l'arrivée du cinéma.

Edith & Oliver est une déchirante histoire d'amour qui entraîne le lecteur dans les coulisses du théâtre, porteur de rêve et de magie, dont Michèle Forbes, actrice et scénariste, connaît aussi toute la cruauté.



Edith & Oliver

Michèle Forbes

Couverture : Illustration Delphine Jacquot

Cette édition électronique du livre
Edith & Oliver de Michèle Forbes
a été réalisée le 13 novembre 2018
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710384427 - Numéro d'édition : 319441).

Code Sodis : N898151 - ISBN : 9782710384441
Numéro d'édition : 319443.